

Le fantôme de Glos

L'enfance se rappelle à nous parfois de façon surprenante et emprunte des chemins inattendus. Le mien me conduisait de Lisieux à Bernay et le passé prit soudain la forme d'un banal panneau indicateur sur lequel était écrit noir sur blanc, en lettres capitales : *Glos*. Cette petite madeleine de Proust trônant au-dessus de l'asphalte, me fit sourire un court instant et bifurquer presque instinctivement sur la droite. M'arrêtant sur le bas-côté, quelques mètres plus loin, je saisis ma bouteille d'eau minérale, et bus de longues gorgées tandis que les souvenirs affluaient ... Je me revis presque instantanément dans la salle à manger de mes grands-parents, assise à table en train de finir mon dessert, entre ma grand-mère et mon père, maman et papy Raymond à l'autre bout. « *Dis mamie, raconte encore l'histoire du fantôme de Glos ...* ». Je ne sais combien de fois j'avais pu poser cette question qui n'était en fait qu'une invitation à narrer, une fois de plus, ce conte familial qui fit les délices de ma jeunesse et ... avouons-le, de l'adulte que je suis devenue ! Tournant son regard vers moi puis vers son époux, ma grand-mère se redressait doucement et se calait bien droite sur sa chaise puis, avalant un peu de son café comme pour mieux s'éclaircir la voix, commençait invariablement ainsi : « *Ha ça ... Tu te souviens Raymond ? Moi, c'est comme si c'était hier ... Tu n'étais pas encore née ma puce, mais moi, ça m'a marquée pour le reste de ma vie, toi aussi, hein Raymond ?* » Mon grand-père opinait alors du chef, l'air grave, gonflant lèvres et joues dans une moue perplexe, pour signifier que lui non plus n'avait rien oublié et qu'il n'y comprenait toujours rien. Alors le récit pouvait débiter, martelé par le tic-tac de la pendule murale que le silence alentour rendait encore plus sonore et inquiétant, à l'instar d'une musique de film marquant les moments clé d'un triller haletant ... Coudes posés de part et d'autre de mon assiette, le menton reposant sur mes doigts croisés, je ne perdais pas une miette de cette anecdote familiale que je connaissais pourtant par cœur.

« Ça remonte en août 1973, tes parents étaient jeunes mariés. On avait loué pour huit jours, ton papy et moi, une petite maison à Glos, dans le Calvados, près de Lisieux ; ton père et ta mère venaient prendre le relai la semaine suivante. Ce qui était pratique, c'est qu'ils acceptaient les animaux et comme à l'époque on avait encore notre Toby ... En tout cas, c'était une charmante petite demeure dans laquelle les propriétaires avaient aménagé deux logements indépendants afin de pouvoir accueillir des estivants tout en habitant sur place. Ils nous ont conduits à l'arrière du jardin, nous ont remis les clés et nous avons pu nous installer. Ce n'était pas immense mais mignon tout plein : une petite salle d'eau et une chambre au fond de la pièce principale qui comprenait un petit coin cuisine et un salon. Avec deux poutres massives au plafond. Tu me connais, j'ai un faible pour les poutres, moi. « Je vais faire le lit, que je dis à Raymond, pendant que tu sors le chien ». Le pauvre toutou avait supporté la route tant bien que mal et la voiture n'était pas sa tasse de thé, il devait avoir envie de faire pipi. Je suis entrée dans la chambre. Un peu vieillotte. Un grand lit en bois sculpté en face d'une énorme armoire normande, on ne pouvait pas la louper. Elle couvrait presque tout le mur, mais il faut reconnaître que la pièce n'était pas immense. Je me suis dit qu'au moins, un meuble aussi massif atténuerait le bruit si les propriétaires faisaient la java ! En tout cas, il y avait de la place pour mettre le panier du chien du côté où je dormais. J'ai commencé à défaire les valises et à tout ranger. Avec cette vieille relique d'armoire, je m'attendais à entendre les gonds grincer et j'étais prête à sortir mes boules quies. Pas ça, dit-elle en tapant l'ongle de son pouce contre son incisive, pas un son ! J'ai tout déballé et mis les draps pendant que j'y étais, Dieu merci juste avant que Toby ne saute sur l'édredon ... »

Je vous passe les détails superflus qui n'auraient d'intérêt pour nul autre que moi : l'après-midi en centre-ville de Lisieux pour dégourdir les pattes du caniche, les emplettes, la visite du Carmel et le dîner rituel de l'arrivée en vacances, les célèbres « patates aux œufs durs » à l'huile de noix et au

vinaigre de cidre, parfumés à l'estragon du jardin qu'on avait emporté, depuis Grand Quevilly, dans un Sopalin rangé dans la glacière avec les autres victuailles ...

Trois jours et deux nuits plus tard, le dimanche très précisément, les propriétaires avaient averti mes grands-parents qu'ils partaient rendre visite à leurs enfants à Rouen et passeraient la nuit chez eux. Ils leur remettaient les clés en cas de souci. Ils ne tarderaient pas, de toute façon, à rentrer mais leur demandaient de bien vouloir jeter un coup d'œil à la maison au cas où, bien que le village soit très calme, même en période estivale. Mamie acquiesça volontiers et les rassura. Ils pouvaient partir tranquilles. Ils iraient juste l'après-midi à la basilique où se tiendrait une fête en l'honneur de Sainte Thérèse en espérant passer à travers les gouttes – ils annonçaient de la pluie à la radio - mais n'assisteraient pas à la messe puisque les *quins* n'étaient pas admis à l'intérieur du Saint édifice. Le laisser à la maison ? Sûrement pas, il alerterait tout le voisinage par ses aboiements : il avait peur de rester tout seul alors on l'emmenait partout en vadrouille et l'on se relayait pour les visites en intérieur ou pour entrer dans un magasin.

Après les poignées de main, les au-revoir et remerciements d'usage, le couple de septuagénaires avait démarré au quart de tour pour gagner la Seine-Maritime tandis que Raymond et Lucette se préparaient en vue de leur escapade. La journée se passa sans encombre et de retour à la location, mamie Lucette prépara le repas comme à son habitude, tout en faisant sécher les parapluies.

« *Quand on a terminé de dîner, reprit-elle la voix légèrement altérée par ce qui allait suivre et que nous connaissions tous déjà, on a fait la vaisselle, la toilette puis on est allé se coucher pour lire et terminer nos mots croisés comme chaque soir. Hé oui ! Y avait pas de télé en ce temps là dans les locations, tu sais ! On était au lit depuis peu, aux alentours de vingt-et-une heures trente, quand ça s'est produit ...* ». Dans un silence de mort, les regards attentifs de mes parents et de ma petite personne tournés vers elle, nous attendions la suite avec impatience. La mamie savait ménager son petit effet et marquait généralement une courte pause, d'un air entendu, au moment crucial ... Puis, tandis que papy distribuait les cerises à l'eau de vie dans nos verres vides et les arrosait généreusement de leur jus sucré et alcoolisé (pour les adultes, moi je n'avais droit qu'à deux ou trois fruits minuscules), elle reprenait doucement le fil de l'histoire.

« *On a d'abord entendu, et j'avoue qu'on n'y a pas vraiment prêté attention sur le coup, hein Raymond, comme des pas venant de très loin. Mais pas n'importe quel type de pas. Des bruits de galoches qui se rapprochaient peu à peu. J'ai dit à ton grand-père « Raymond t'a entendu ? Y a quelqu'un dehors ? Qui ça peut-être ? Les voisins sont déjà revenus ?* ». Encore plus étrange, c'était le comportement de mon Toby. Il avait levé le museau aux premiers bruits de sabots, les oreilles dressées. Son regard allait du jardin à la porte d'entrée comme s'il suivait quelqu'un des yeux. Sauf qu'à part nous, il n'y avait personne. Ce qui m'a le plus étonnée, c'est qu'il n'a pas aboyé. D'habitude, au moindre son, on n'entend que lui et on ne peut plus le calmer. On a tendu l'oreille : ton grand-père et moi, on avait vraiment l'impression qu'on allait frapper à la porte d'une seconde à l'autre. Rien. Et là, c'est incroyable ! Tout à coup, c'est dans la maison qu'on a entendu marcher ... Un pas lourd mais tranquille, toujours avec des sabots, comme celui d'une personne qui rentre chez elle ... Toby s'est levé comme un piston bien huilé et a sauté à mes pieds, l'air pas rassuré mais toujours aussi silencieux et raide comme un piquet. Ton grand-père et moi, on s'est regardé, sans comprendre ce qui arrivait mais c'était loin d'être fini ! Les bruits de pas se sont tus un instant puis se sont rapprochés, ont franchi le seuil de la chambre et là, et là ... » Émue, ma grand-mère fut parcourue d'un frisson et ne parvint plus à trouver ses mots. Papy, concentré et grave, plongeant dans ses souvenirs, laissa entendre un faible « *pas croyable ... d'un coup, on a* » vite interrompu par une mamie à l'œil sévère et contrarié : « *Bon, Raymond, c'est toi qui racontes ou c'est moi ? Laisse-moi parler tout de même* ». Un peu craintif devant sa maîtresse-femme, il garda le silence et se contenta de dodeliner de la tête de gauche à droite. « *Donc je disais, reprit mamie, ravie de retrouver l'attention générale, et là ... un bruit d'armoire dont on ouvre les portes avec précaution, un tiroir que l'on tire, pour quelle raison, je n'en sais rien, mais qu'on tire doucement et que l'on referme de la même manière ainsi que les battants ... On entendait tout cela et pourtant, l'armoire était fermée. Puis, il -ou elle d'ailleurs - est reparti, si je puis dire, comme il*

était venu ... Il a quitté la chambre, le salon, les pas se sont dirigés vers la porte d'entrée, vers le jardin. Les bruits de sabots se sont éloignés jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les entendre du tout ... Alors, Toby a sauté dans son panier et a aussitôt piqué son roupillon. Quoi dire d'autre ? ... Ton papy et moi on s'est regardé à nouveau, sans comprendre. » Devant nos yeux ébahis et peut-être l'air sceptique de mes parents, mamie a levé les bras en signe d'impuissance. « *Que veux-tu ? ... Ce n'est pas croyable. Le pire, c'est qu'on n'a pas eu peur. Papy a même voulu aller voir dehors. Mais il faisait déjà nuit fin août, et qui sait, ça pouvait être dangereux. S'il y avait eu des voleurs ? Ils auraient pu l'attaquer. Je lui ai dit : « Fais pas le couillon, Raymond, si on t'agresse, ça te fera une belle jambe. On ira voir demain matin, quand il fera jour. Ça ne sert à rien de se mettre la rate au court bouillon pour l'instant ».* Ensuite, on a lu et refait nos mots croisés encore un peu, comme si de rien n'était, puis on a dormi comme des loirs sans se poser de questions. Moi qui suis si craintive et qui ressasse toujours le moindre truc... Le sommeil du juste ! Quand j'y repense aujourd'hui, je ne me comprends pas ... »

Ma grand-mère reprenait alors son souffle, demeurait silencieuse quelques instants comme pour se rappeler intérieurement et pour elle seule, ce dont, elle et mon grand-père, avaient été témoins bien malgré eux. Puis, après avoir vainement cherché du sens là où elle n'en trouvait pas, elle relatait, de concert avec papy Raymond cette fois-ci, les événements du lendemain matin. Au point du jour, le grand-père s'était livré à une inspection minutieuse du jardin ainsi que des portes et volets. Aucune trace d'effraction. Pas de trace tout court d'ailleurs ! Il avait plu longuement la veille en fin d'après-midi et la présence d'un rôdeur se serait logiquement traduite par des empreintes de pas nettes et fraîches, or, il n'avait rien trouvé ! « *Des sabots, ça se serait vu tout de suite*, faisait-il remarquer avec bon sens, *or là ... on était chocolat !* » Il avait tout passé au peigne fin, refait au moins dix fois le trajet du portail à l'entrée de la location, vérifié toutes les entrées possibles de la maison des propriétaires. Aucune serrure n'avait été forcée. La porte du garage était bien sagement fermée par un cadenas tout rouillé laissant deviner qu'elle n'avait pas été récemment ouverte. L'éventualité d'un passage souterrain ou secret avait été évoquée mais la demeure n'était pas si ancienne que cela et c'était un plein-pied. Pas de sous-sol. Aucun indice trahissant la moindre présence suspecte. Personne ne pouvait s'y cacher. Tout était vide. Le couple de septuagénaires vivait seul et ne possédait ni chien ni chat ni autre petite bête à poils ou à plumes. « *Et je ne connais pas d'animal qui porte des galoches ...* », concluait mamie. Et que dire de cette armoire qui avait été le centre des interrogations et de leur stupéfaction ? Ma grand-mère en avait maintes fois ouvert les battants et les tiroirs. Pas un bruit. Même infime. Comment expliquer ces grincements si distincts de la veille au soir ? « *C'est à n'y rien comprendre*, répétaient-ils à tour de rôle, *impensable* ». Force était de reconnaître que « quelque chose » s'était passé, mais quelque chose d'inexplicable. « *Il y a sûrement une explication rationnelle*, concluait papy Raymond dans un soupir, *on ne le saura jamais. Le phénomène ne s'est jamais reproduit* ». « *Les propriétaires sont rentrés en début d'après-midi, on leur a rendu les clés mais on n'a rien dit*, ajouta mamie, *tu penses ... Ils nous auraient pris pour des fous. Excepté à tes parents lorsqu'ils sont arrivés quelques jours après, on n'en a jamais parlé. Mais j'ai quand même bien ma petite idée, va ... Quand j'ai ouvert et refermé ces maudits tiroirs, j'ai senti dans la chambre une odeur de rose. Un parfum doux, discret de fleur. Et pourtant, aucun massif sous les fenêtres, seulement des hortensias. Or tu sais que ce jour-là, quand « Ça » s'est produit, on fêtait Sainte Thérèse ... Les roses ... elle est toujours représentée avec des roses entre les mains. Elle les aimait beaucoup. Pour moi c'est ... c'est elle, tu ne me le retireras pas de l'idée ...* ». Phénomène surnaturel ? Manifestation mystique ? Hallucination collective ? Toutes les hypothèses allaient bon train. « *Mais le chien, tout de même, rectifiait mamie, il ne peut pas avoir rêvé, lui ...* ».

Qu'en conclure ? Je crois que nous ne le saurons jamais excepté, peut-être, mon cher papy Raymond, qui dort désormais pour toujours au cimetière de Grand-Quevilly, un chapelet béni à la basilique de Lisieux entre les mains et une photographie de la petite Sainte dans sa poche de blazer intérieure droite ... Il est des souvenirs, des anecdotes qui marquent une existence à tout jamais. Ce

fut mon cas ... et, lorsque l'on emprunte aujourd'hui la route menant de Rouen à C***, conduisant au premier étage de l'EHPAD « *La Vie au long cours* », chambre 103, au fond du couloir, une petite dame de quatre-vingt-quinze ans dont la mémoire défaillante lui joue souvent des tours, pour peu que le doux nom de Lisieux ou de Sainte Thérèse soit évoqué, prononcera encore avec émotion ces quelques mots si chers et si familiers à mes oreilles, gravés pour toujours au plus profond d'elle-même : « *Je t'ai déjà raconté l'histoire du fantôme de Glos, Rose ? C'est une histoire bien étrange tu sais. Tu n'étais pas encore née mais je vais te la dire ...* »

La souris

Ce jour d'octobre 1957, le 31 très précisément, ma grand-mère ne l'oublierait jamais tant par son caractère cocasse que par le bouleversement que cet événement inattendu occasionna. Cette journée avait débuté comme à l'ordinaire, par le rituel immuable des jeudis matin : Lucette était réglée comme un coucou suisse et c'était l'heure de repasser le linge étendu à la cave depuis le lundi après-midi et le ranger dans l'armoire entre de minuscules sachets en lin remplis de la lavande du jardin pour qu'il sente bon le printemps toute l'année. Mamie s'affairait donc dans l'une des petites pièces du premier étage, contiguë à la chambre de maman et dévolue aux activités ménagères. Là, trônait fièrement un tout nouveau prototype de table à repasser à faire pâlir d'envie la maîtresse de maison la plus exigeante : deux tréteaux de bois supportant une épaisse planche découpée dans le même matériau et recouverte d'une couverture. Sur le côté droit, un dessous de plat qui avait dû faire la première guerre, accueillait l'antique fer en fonte tout droit hérité de grand-mémé René, mère de papy Raymond. L'assurance d'un produit garanti à vie qui ne rendrait jamais l'âme et nous survivrait à toutes et tous à coup sûr ! Toujours est-il que Lucette s'appêtait à se mettre à l'ouvrage lorsque, du grand panier d'osier regorgeant de draps et de frous-frous en tout genres, s'enfuit à toutes pattes et à toute vitesse une souris grise mécontente d'être dérangée durant sa sieste dans son petit nid douillet. Ce fut un véritable tsunami ... Outre le hurlement qui sortit des tréfonds de la poitrine de mamie, tout valsa dans les airs : culottes, chaussettes, tricots et mitaines ; surprise par l'intruse, ma grand-mère avait donné un coup involontaire de la main gauche sur le tas de vêtements qui attendait patiemment d'être défroissé. S'en ensuivit une course effrénée de courte durée où l'on ne sut pas réellement qui poursuivait l'autre qui ni qui avait, de la grand-mère ou de l'animal, le plus peur. Dieu merci, il était presque dix-huit-heures et, au grand soulagement de Lucette, la porte d'entrée s'ouvrit bientôt sur Raymond qui rentrait du travail accompagné de ma mère, encore très jeune, mais qui s'affola vite en entendant son nom scandé d'une voix stridente où perçait une pointe d'angoisse. Montant quatre à quatre l'escalier menant à l'étage, il se figea tout net devant le spectacle qui s'offrit subitement à lui. « *Lucette, mais qu'est-ce que tu fais perchée sur la table à repasser ? Tu joues les équilibristes ou quoi ?* » Mamie l'accueillit d'un regard noir mais parvint tout de même à articuler quelques mots : « *Arrête de dire des bêtises, Raymond, y a une souris dans la maison, elle vient de me passer entre les pattes, fais quelque chose, au nom du Ciel ! ...* ». Faire quelque chose, certes, mais quoi ? C'est que le papy avait une peur irraisonnée des souris et des rats depuis que l'un d'entre eux avait jadis choisi, comme porte de sortie, de se frayer un chemin par la jambe gauche de son pantalon pour remonter jusqu'au haut de sa cuisse ... Grimaçant de dégoût, les neurones de mon pauvre grand-père s'activaient à toute allure pour se sortir de ce mauvais pas avec toute la dignité possible. C'est alors que germa l'Idée. Il dévala les marches aussi rapidement qu'il le put et se rua jusqu'au pas de la porte de la voisine. Pour l'occasion, on loua les services de Néron, un vieux et gros chat pantouflard, court sur pattes, aussi large et épais qu'un pouf en fourrure. Ledit bestiau fut vite déposé bien malgré lui sur le parquet de la lingerie improvisée sur lequel il s'affala immédiatement. « *Vas-y Néron, Cherche !* », intima mon grand-père plein d'espoir en ce quadrupède dont l'instinct de chasseur, assurément, saurait se réveiller, émoustillé par le petit rongeur fraîchement débusqué. Soit Néron constituait l'exception à la règle, soit il souffrait d'un bon rhume, l'instinct demeura un concept virtuel qu'il ne parvint à mettre en application. Tête couchée sur le sol, lové en rond sur un tapis qui lui parut idéal pour un roupillon de grande envergure, le matou semblait plutôt prêt à tomber dans les bras de Morphée qu'à œuvrer pour le salut public. « *Satané sac à puces, tu vas nous la trouver cette maudite souris, oui ou non ?* » vociféra Raymond qui sentait bien que suite à l'échec du minet, ce serait à lui de tout mettre sens dessus dessous pour trouver l'ennemie. « *Te mets pas la rate au court bouillon* », lui répondit avec philosophie mamie, *si on continue à faire un tel barouf, ce n'est pas ça qui la fera sortir* ». Alors, on attendit patiemment dans un silence relatif entrecoupé par les doux ronflements de Néron. Le temps se figea quelques instants tandis que l'attention générale se portait

anxieusement sur chaque recoin de la pièce. Trois paires yeux attentives au moindre mouvement, au moindre museau qui oserait se présenter. Le miracle eut enfin lieu. Une moustache, un petit corps souple et rond puis une longue queue traversèrent la chambre juste sous le nez du chat qui dormait trop profondément pour s'apercevoir de quoi que ce soit. « *Papa, maman, elle est là !* » cria ma mère en pointant du doigt le minuscule animal qui franchissait déjà la porte de sa propre chambre. « *Vite, entrons et fermons la porte derrière nous, suggéra mamie, on va la coincer* ». Mais la souris fut plus rapide qu'eux et le découragement s'empara vite de mes grands parents. « *Où est-elle encore passée ?* » se lamenta papy. « *Ah ça, Raymond, dit Lucette en s'asseyant sur le lit, tu vas me la trouver et vite !* ». Alors, vaincu par le ton péremptoire de sa maîtresse femme et surtout à bout d'arguments, Raymond, les épaules basses comme s'il portait le poids du monde, entreprit timidement, la main tremblante, de déplacer quelques affaires et osa même jeter un coup d'œil prudent sous le lit. « *Tu pourrais me donner un coup de main tout de même ...* » osa-t-il objecter . « *Je préfère rester assise, d'où je suis je surveille mieux* ». Il n'échappa pas à ma mère que le peu d'assurance de sa propre mère trahissait une peur tout aussi vivace que celle de son père, mais elle ne l'aurait jamais avoué. Après une bonne demi-heure à tout déranger et à fureter, force fut de constater qu'on était arrivé à rien. Point de souris. Vaincu, mon grand-père tenta un timide « *Je crois bien qu'elle est partie, la coquine* »... très vite interrompu par son épouse : « *Elle se serait volatilisée par l'opération du saint Esprit, c'est ça ? Je te préviens, Raymond, dit-elle, ma fille ne dormira pas cette nuit dans une pièce où il y a une souris !* ». Tandis qu'elle se levait enfin, résignée à agir à son tour, sortit de sous son imposant postérieur, titubante et au bord de l'asphyxie, la petite souris qui ne demanda pas son reste et se sauva cette fois ci par la fenêtre que l'on avait, dans le feu de l'action, oublié de refermer. Papy, venant tout juste de comprendre ce qui s'était passé, croisa les bras et arbora un visage boudeur : « *Alors celle-là elle est bonne, on me fait chercher cette maudite souris et toi tu t'assieds dessus ! La prochaine fois que tu me demanderas un coup de main, fais d'abord attention où tu poses tes fesses ...* »

Un crime d'Halloween ?

La journée avait débuté comme bien d'autres. Un mardi 31 octobre des plus ordinaires. Moustache et moi étions rentrés de R**** la veille, en fin d'après-midi, et comptions assurément savourer ces derniers jours de vacances de la Toussaint avant une reprise en bonne et due forme le lundi suivant. Pour l'heure, la préoccupation principale était de sortir le minet qui trépigait d'impatience à l'idée de s'ébrouer en toute liberté après plusieurs jours à sortir en laisse chez papy Yvon et mamie Nicole. Je désherbais tranquillement tout en songeant aux cours à terminer de taper lorsque je fus tirée de mes pensées par monsieur Moustache qui reniflait quelque chose sous la barrière et m'indiquait expressément par quelques miaulements bien placés qu'il souhaitait aller voir de l'autre côté un je ne sais quoi qu'il avait visiblement repéré. Je m'exécutais sans réfléchir et ouvris le portail qui donnait sur l'impasse commune aux quatre voisins, formant un « L » depuis chez nous jusqu'au bord de la route dont une autre porte en bois rongée par les vers indiquait la limite ... Le petit félin, museau en avant, cou tendu et la queue parallèle au sol, s'approcha doucement d'une sorte de tas de feuilles noircies que je n'avais tout d'abord pas remarqué en empruntant le chemin à notre retour. Évidemment, nous étions passés à l'heure d'hiver, impossible de distinguer quoi que ce soit après dix-huit heures et j'avais dû allègrement passer par-dessus avec mon véhicule en regagnant mes pénates. De quoi pouvait-il bien s'agir ? La chose trônait juste devant la porte d'entrée de la maison mitoyenne de la mienne, celle de mon voisin dépressif, monsieur Cadou, rebaptisé par mes soins Henri VIII, parce que sa silhouette massive et sa barbe fleurie, apparues un soir de pleine lune alors que je sortais mes poubelles, m'avait rappelé aussitôt le sinistre roi d'Angleterre, tueur en série d'épouses et veuf joyeux, vedette d'un documentaire je venais de voir à la télévision. Ma curiosité aiguisée, je décidais d'emboîter le pas à mon compagnon à quatre pattes. A terre, point de feuilles à proprement parler mais des résidus calcinés de je ne sais quoi, du plastique peut-être, mêlé à des résidus indéfinissables reposant sur une surface plane et métallique, blanche à la base, toute noire à présent, qui semblait tenir à la fois du couvercle d'un grand pot de peinture ou de la partie basse d'un cumulus...Étrange ... Je m'approchai encore et me baissai pour tenter d'en savoir plus et d'identifier ce curieux réceptacle carbonisé que Moustache inspectait minutieusement et sentait millimètre par millimètre. Prenant une branche de saule pleureur orpheline qui traînait à mes pieds, je sondai prudemment cette étonnante mixture puis reculai brutalement, empêchant le matou d'aller, lui aussi, plus loin dans ses investigations : sous les cendres reposait un couteau de cuisine intact, soigneusement dissimulé ... « *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?!* » dis-je tout haut malgré moi, reculant d'un pas, tout ébranlée par ma découverte. Alors que mon entêté Moustache s'approchait de nouveau, que je me creusais les méninges à la recherche d'une explication plausible et m'apprêtais à toquer à la porte du sosie du défunt roi d'Angleterre, ce fut celle d'une de mes deux autres voisines, deux adorables et discrètes octogénaires inséparables, sœurs jumelles de surcroît, qui s'ouvrit timidement derrière moi. « *Mademoiselle Dubois, ça tombe bien que vous soyez là, mais ... que faites-vous donc ?* » me demanda la vieille dame d'une voix intriguée. Lui narrant le récit de mon insolite trouvaille, elle fronça subitement les sourcils et, inspectant avec méfiance, du coin de l'œil, la fenêtre de monsieur Cadou, m'expliqua qu'elle était très inquiète : « *Ma sœur et moi, sommes rentrées avant hier de Bretagne – c'est mon gendre qui nous a reconduites, vous savez le grand barbu - et à notre grand étonnement, nous avons constaté que le voisin n'avait pas fermé ses volets depuis notre retour ... on ne l'a même pas vu sortir de chez lui* ». Qu' Henri VIII ne quitte pas son antre durant plusieurs jours me surprit à peine, le septuagénaire, depuis sa retraite, était un loup solitaire après tout, mais qu'il ne ferme pas ses deux volets de cuisine, voilà qui était bien plus intrigant et inhabituel. En règle générale, c'était plutôt au contraire que nous étions habituées : ses volets demeuraient clos la plupart du temps, comme les chouettes et autres vampires, il semblait prendre vie la nuit tombée et dormir le jour, pour preuve, la lumière qui filtrait de la cuisine et ce bruit feutré de télévision ou de musique que l'on entendait discrètement en tendant l'oreille dès le coucher du soleil ... D'ordinaire, le grincement des volets roulants indiquait qu'il se levait : nul besoin de montre, nous autres

résidant de l'impasse savions alors qu'il était aux alentours de seize heures... « *Et ce n'est pas tout, ajouta madame Pinel dans un murmure, regardez un peu par ici* ». Me saisissant le bras droit de samain toute ridée, elle m'entraîna jusqu'à la porte fenêtre donnant sur un petit jardinet fort mal entretenu et me désigna d'un mouvement de tête le seuil. « *Regardez ... on dirait de la cendre, quelque chose a dû brûler ... Je n'ai pas vu de flamme sortir de chez lui mais on dirait bien qu'il y a eu un début d'incendie, non ?* ». Fort peu tranquille, je sentis mes jambes se dérober sous moi en constatant encore une fois, un tas de résidus calcinés. Que s'était-il donc passé au sein de cette demeure alors que nous étions toutes absentes ? Quelque chose avait pris feu, c'était une certitude, mais quand ? Comment ? Et comment expliquer ce couteau enfoui sous les cendres ? Henri VIII s'était-il débarrassé d'un objet qui s'était embrasé en toute hâte en mettant celui-ci sur un réceptacle de fortune ? S'était-il aidé d'un couteau pour éviter de se brûler les doigts ? Peut-être aussi avait-il été agressé ! Des voleurs dont il aurait eu à se défendre ... même si, à bien y regarder, aucune serrure ne semblait forcée ni aucun carreau brisé ... A moins que l'agresseur, ce ne soit lui. Huit épouses agonisantes, certainement pas et tout bien réfléchi, son ex-épouse, depuis leur divorce, ne semblait plus guère entretenir de contact avec lui à ce qu'il m'avait appris un jour où nous conversions. Plus inquiétant encore : où était-il en ce moment ? Mon imagination effrénée s'emballa soudainement et j'imaginai mille scénarios aussi incroyables les uns que les autres, notamment celui de mon Henri VIII, inconscient sur le sol, intoxiqué par les émanations de fumée, incapable de crier à l'aide ... « *Vous avez sonné chez lui ?* demandai-je à madame Pinel. - *Oui bien sûr, plusieurs fois même, sans succès* ». Dans une moue perplexe, j'observai tour à tour la fenêtre, la porte d'entrée, la toiture : tout paraissait normal. « *Avez-vous téléphoné à la gendarmerie ?* » La voisine fit non de la tête. Elle n'était pas très loquace de coutume même si ce qui se passait dans le voisinage occupait une part non négligeable de son emploi du temps quotidien. Qu'elle ait sonné à maintes reprises sans aucune réponse témoignait néanmoins de son inquiétude. « *J'y vais de ce pas,* rétorquai-je, *imaginez qu'il soit à l'intérieur et qu'il ne puisse pas répondre ... ou qu'il ait eu un malaise, pire un AVC ...* ». Mon interlocutrice afficha un visage aussi circonspect qu'effrayé mais je savais néanmoins que l'hypothèse ne manquait pas de bon sens. Monsieur Cadiou était un gros fumeur et assommé d'antidépresseurs comme il était, il aurait très bien pu s'endormir, faire tomber sa pipe et déclencher accidentellement un départ de feu. Je fis rentrer promptement Moustache, fort mécontent d'être dérangé dans ses investigations, lui qui devait avoir reniflé chaque centimètre de l'impasse avec la plus grande minutie. Il regagna la maison bien malgré lui, dans un long miaulement plein de reproches, et je filai comme une flèche au poste de gendarmerie près de l'église, passant en revue toutes les entrées en matière possibles pour présenter les faits avec justesse et objectivité sans passer pour une folle.

Je ne distinguai tout d'abord pas le militaire avachi qui mastiquait sa salade derrière le guichet de l'accueil. Oui effectivement, il était midi passé et l'affolement du moment me l'avait fait oublier. « Stop madame ! C'est pour quoi je vous prie ? », me demanda-t-il d'un ton peu amène, visiblement agacé d'être dérangé durant sa pause déjeuner. Confuse, je commençai à bafouiller et à chercher des mots suffisamment pertinents pour qu'il me prenne au sérieux. Malheureusement, doublement impressionnée par son uniforme et son regard de bouledogue, et surtout secouée par les récents événements, ma réponse n'eut pas l'effet escompté lorsque je m'entendis dire – en substance- que l'avatar du roi d'Angleterre Henri VIII, qui dormait le jour et sortait de sa tanière la nuit, ne donnait plus signe de vie depuis plusieurs heures, surtout depuis qu'on avait découvert sous un tas de cendre un couteau de cuisine qu'un certain Moustache avait débusqué de son flair infallible et désigné de sa patte. Une fourchette en suspens devant une bouche grand ouverte, des yeux gros comme des soucoupes accueillirent mes propos jusqu'à ce qu'un rire sonore vienne interrompre un récit aussi surprenant que décousu. « Bon ma petite dame, on va peut être déjà commencer par un alcootest si vous êtes d'accord ... »

... A vous d'inventer la suite !